

A 99 L

ÉCOLE NATIONALE DES PONTS ET CHAUSSÉES,
ÉCOLES NATIONALES SUPÉRIEURES DE L'AÉRONAUTIQUE ET DE L'ESPACE,
DE TECHNIQUES AVANCÉES, DES TÉLÉCOMMUNICATIONS,
DES MINES DE PARIS, DES MINES DE SAINT-ETIENNE, DES MINES DE NANCY,
DES TÉLÉCOMMUNICATIONS DE BRETAGNE,
ÉCOLE POLYTECHNIQUE (Filière TSI)

CONCOURS D'ADMISSION 1999

LANGUE VIVANTE

Sujet mis à disposition du concours ENTPE

Durée de l'épreuve : 1 heure et demie

L'emploi de tous documents (dictionnaires ...) et de tous appareils (traductrices ou calculatrices électroniques ...) est interdit à cette épreuve.

*L'épreuve de langue vivante est constituée, d'une part, **d'un thème** dont les candidats trouveront le texte à la page 2 pour l'allemand, à la page 3 pour l'anglais, à la page 4 pour l'arabe, à la page 5 pour l'espagnol, à la page 6 pour l'italien, à la page 7 pour le russe, d'autre part d'un **texte à contracter** en 180 mots dans la langue choisie. Ce texte se trouve page 8.*

Le candidat indiquera lui-même le nombre de mots employés dans la contraction de texte.

Les candidats sont priés de mentionner en tête de leur copie la langue dans laquelle ils ont composé. Il est rappelé que cette langue est obligatoirement celle qu'ils ont indiquée dans leur dossier d'inscription.

Remarque : le titre et les références de la contraction ne sont ni à traduire ni à résumer.

ALLEMAND

En 1983 Delphine avait divorcé. (Curieusement j'avais reçu d'elle au cours de l'été deux cartes postales de Crète* et de Yougoslavie. ...). A la fin novembre ou au début décembre 83 Delphine m'appela. Elle me dit qu'il y avait longtemps qu'elle devait m'apporter quelque chose. Qu'elle m'en avait parlé, il y avait des années de cela ...

Singulier coup de téléphone, et qui me parut mystérieux. Je me souvenais que lors de son mariage – quatre ans plus tôt...– elle m'avait parlé d'un cadeau qui me revenait. Quel était cet objet dont elle faisait tant de mystères ? Mes sœurs et moi nous avions vu, après la guerre, dans le ciné-club de Heilbronn, un beau film (grisâtre) où de nombreux journalistes recherchent vainement quel peut être le sens des dernières paroles qu'a prononcées un magnat de la presse américaine – et le spectateur est seul à comprendre qu'il s'agit du nom d'un traîneau** sur lequel l'enfant s'amusait à glisser l'hiver. J'éprouvai quelque chose de semblable.

* Crète : Kreta

** Le traîneau : der Schlitten

Extrait de : « LE SALON DU WURTEMBERG »

Pascal QUIGNARD

ED. Gallimard, 1986 (page 349)

ANGLAIS

« Philippe, avez-vous déjà apprivoisé* un animal sauvage ?

– Pensez-vous qu'une souris blanche soit un animal sauvage ?

– Sans doute, si elle n'a pas eu ou n'a eu que très peu de contacts avec l'homme.

– Dans ce cas, j'en ai apprivoisé un.

– Racontez.

– Je dois vous avouer que, lorsque j'étais enfant, j'avais hérité, à la suite de je ne sais plus quel échange avec un petit voisin, d'une souris entièrement sauvage.

Elle ne savait rien, sauf ronger une feuille de salade ou une croûte de pain, ce que sait naturellement toute souris à peine sevrée**.

Pour les conquérir, elle devait grimper le long d'une cordelette, puis se rétablir sur une planchette.

Elle accomplissait sa tâche à merveille, ainsi que d'autres exercices, comme se tenir immobile sur le guidon de ma bicyclette lorsque, le soir, on me permettait de circuler sur les trottoirs du quai des Grands-Augustins. Elle pouvait aussi s'endormir dans n'importe laquelle de mes poches, ou passer la nuit au fond de mon lit. C'est ce qui l'a perdue.

* *Apprivoiser* : to tame

** *Sevrer* : to wean

Extrait de : « VALET DE NUIT »
Michel HOST
Ed. Gallimard, 1986 (pages 187-188)

ARABE

Pendant l'année 1957 et les suivantes, il n'était pas question d'accomplir de longs déplacements. Mon travail au département, mon enseignement hebdomadaire à l'Ecole du Louvre et les miens ne devaient pas trop en souffrir. Je pris donc l'habitude, dès cette époque, de partir pour de très courtes durées, afin de régler des problèmes urgents ; cela par les avions de nuit de la TWA, car les lignes d'Air France avaient bien sûr été supprimées vers Le Caire. A cela s'ajoutait le fait que l'Egypte et la Syrie s'étaient organisées en « République Arabe Unie ». Il me fallait souvent repartir du Caire vers Damas pour rejoindre le ministre égyptien de la culture, tenu d'y séjourner tous les quinze jours.

Extrait de :« LA GRANDE NUBIADE »
Christiane DESROCHES NOBLECOURT
Livre de Poche. Ed. Stock/Pernoud, 1992

ESPAGNOL

La quatrième fois où il sentit le corps de son épouse à ses côtés, détournant les yeux de son visage, il lui demanda :

« Parlez-vous, Madame, malgré la mort ?

– Oui. »

Il frémit parce qu'il avait reconnu sa voix. Une voix basse, du moins contralto. Il avait le désir de pleurer mais n'y parvint pas tant il était surpris, dans le même temps, que ce songe parlât. Le dos tremblant, au bout d'un moment, il trouva le courage pour demander encore :

« Pourquoi venez-vous de temps à autre ? Pourquoi ne venez-vous pas toujours ?

– Je ne sais pas, dit l'ombre en rougissant. Je suis venue parce que ce que vous jouiez m'a émue. Je suis venue parce que vous avez eu la bonté de m'offrir à boire et quelques gâteaux à grignoter.

– Madame ! » s'écria-t-il.

Il se leva aussitôt, plein de violence, au point qu'il fit tomber son tabouret. (...) Il ouvrit les bras comme s'il entendait déjà l'étreindre.

Elle cria : « Non ! »

Extrait de : « TOUS LES MATINS DU MONDE »

Pascal QUIGNARD

Ed. Gallimard, 1991 (pages 56-57)

ITALIEN

On était aux derniers jours de Novembre, il y avait eu pendant la nuit une petite chute de neige. Il voulut aller jusqu'au perron du jardin. On l'y mena. (...) Avidement, André respira l'air givré, absorba ce jour radieux. Il avait visité les rives souterraines, le royaume des ombres. Il revenait à la surface ; pour quelque temps encore, il lui était permis de revoir le soleil, la neige, la terre endormie, les arbustes sous un manteau de gel, avec patience attendant le printemps. Il y aurait, pour quelque temps encore, l'enivrant miracle du retour des saisons, la douce pluie, (...) l'odeur des foins, les fumées et les brumes d'automne sur la campagne dénudée. Il ne perdrait pas une miette de ce festin offert à tous gratuitement. (...)

Il revint au salon, s'enfonça dans son fauteuil, épuisé. On avait allumé du feu dans la cheminée ; il en recevait la chaleur sur le visage ; il regardait la danse des flammes. Il ne s'ennuierait plus jamais.

Extrait de : « LA QUARANTAINE »
Jean-Louis CURTIS
Ed. Julliard, 1966.

RUSSE

J'en ai eu, de drôles d'histoires. Figure-toi que, chaque année, j'allais plusieurs semaines au bord de la mer avec mon père. Je restais sur la plage, tu me connais, le plus loin possible, à prendre le soleil, et je ne revenais que le soir. Je ne voyais absolument personne, cela me convenait très bien. Un jour cependant, juste en face de moi, est sorti de l'eau un garçon superbe d'une trentaine d'années, très bronzé, solide, une belle tête (...) Il s'est étendu près de moi, nous avons fait connaissance. Les jours suivants, à la même heure, il est revenu. Chaque fois, je le voyais surgir de la mer, et il repartait de même, pour je ne sais où. Il me parlait des vacances qu'il passerait en Grèce, le mois suivant, et voulait que j'aille avec lui.

Extrait de : « LES JARDINS DE LA NUIT »
José CABANIS.

Le texte ci-dessous est à résumer, dans la langue choisie, en 180 mots, avec une tolérance de 10 % en plus ou en moins sur le nombre de mots. Si l'écart est supérieur à 10 % et inférieur à 20 %, la note théorique est divisée par deux ; un écart supérieur à 20 % entraîne la note 0.

Le candidat devra indiquer lui-même le nombre de mots employés.

* * *

L'évolution de la société a travaillé à fondre les Français en un ensemble plus homogène. Les différences régionales se sont estompées : une politique volontaire d'aménagement a corrigé les disparités les plus criantes. L'opposition séculaire entre la capitale et la province s'est atténuée : ni économiquement ni culturellement, la province n'est plus ce désert que décrivait en 1947 Jean-François Gravier. Il y existe de nombreux pôles d'activité et de création. La mobilité des individus favorise les échanges et une meilleure connaissance de l'ensemble français.

La généralisation de l'enseignement et surtout la révolution de la communication ont été de puissants agents d'unification. La révolution des transports, qui s'est poursuivie avec la construction d'un réseau d'autoroutes de 6500 kilomètres et la mise en service des T.G.V., rétrécit l'espace, rapproche les régions et désenclave les isolats ; après le service militaire et l'école, après la presse écrite, c'est au tour de la radio et de la télévision d'unifier le pays.

Le ralliement, presque général, aux institutions qui nous régissent, l'acceptation de la démocratie, la conviction qu'il ne peut plus y avoir de pouvoir légitime que procédant du suffrage de la nation, ne sont-ils pas, à leur manière, des indices du progrès de l'unité ? Comme l'est aussi le rejet de la violence qui a retenu la France de basculer dans la guerre civile en des situations qui, un siècle plus tôt, auraient vraisemblablement dégénéré en affrontements armés, et qui nous a épargné l'épreuve du terrorisme intérieur.

Les Français s'interrogent aujourd'hui sur la place de leur pays dans le monde et leur interrogation prend souvent la forme d'une crainte du déclin. La question n'est pas neuve. A la fin du XIX^{ème} siècle déjà, le sentiment d'une décadence était fort : il a resurgi dans les années 30, puis sur la fin de la IV^{ème} République. Est-il plus justifié aujourd'hui ? Trois facteurs entre autres concourent à le ressusciter. L'évolution démographique d'abord : bien que moins éprouvée que ses voisins par le recul de la fécondité, la France n'assure plus le renouvellement des générations, avec un taux un peu supérieur à 1,8%, mais qui reste très en deçà du taux minimum de remplacement qu'on évalue à 2,1%. Que pèsent les 58 millions d'habitants qui peuplent l'espace français au regard de 5 milliards d'hommes et face aux masses humaines de la Chine ou de l'Inde ? Autre sujet d'inquiétude : l'économie. Les résultats en ce domaine tendent à devenir la mesure de la vitalité d'un peuple et de sa capacité à survivre : or, après les brillantes performances des années 60 et quelques éclatantes réussites technologiques, notre industrie vieillit, elle a perdu des parts de marché. Surtout, la comparaison avec nos voisins a relancé le débat sur le déclin : la République fédérale continuait, avant la réunification allemande, d'afficher une insolente supériorité, la Grande-Bretagne guérit peut-être de sa maladie de langueur, et l'Italie nous devance sur certains points. Troisième thème de déploration : la dimension culturelle –le recul de notre langue, la diminution de notre influence en certaines directions, la crainte que notre culture ne succombe à l'américanisation et ne perde son originalité.

La France réussira-t-elle à fondre dans une société unifiée les quelque 4 millions d'hommes et de femmes venus de contrées lointaines qui partagent notre existence ? Saura-t-elle s'intégrer dans la communauté européenne sans se défaire ? Préservra-t-elle l'originalité de ses modes de vie, de ses comportements ? Autant de questions auxquelles est suspendue la possibilité que se prolonge l'histoire d'un peuple dont l'unité a survécu à ce jour à toutes les épreuves, et est même sortie renforcée des catastrophes où elle aurait pu sombrer. Le passé répond-il de l'avenir ? Si l'historien n'a pas la réponse, l'expérience lui enseigne qu'il y a peu de réalités aussi capables de défier les siècles et de résister à l'adversité que la communauté fondée sur l'appartenance à une nation forgée par l'Histoire.

René Rémond
Histoire de France – Notre siècle de 1918 à 1991.
Livres de Poche (p. 884-885)